



Vendredi 22 août

12h30 – France Culture
Lumières d'août

émission en direct de L'Abbaye des Prémontrés animée par Aude Lavigne

-Arcades de La Cour d'Honneur-

18h - Inauguration de La Mousson d'été
et Vernissage de Portraits d'auteurs en Mousson d'été 2007.

-Bar des écritures-

19h - projection
Hervé Blutsch à la crèche

-Bar des écritures-

20h45 – fiction radiophonique- France Culture
Sig Sauer Pro de Jacques Albert

Mise en onde réalisée par Michel Sidoroff

-Arcades de La Cour d'Honneur-

22h30 - lecture
Je suis la bête de Anne Sibran
Dirigée par Michel Didym

-Amphithéâtre-

00h – Concert
Barzingo

-Chapiteau-

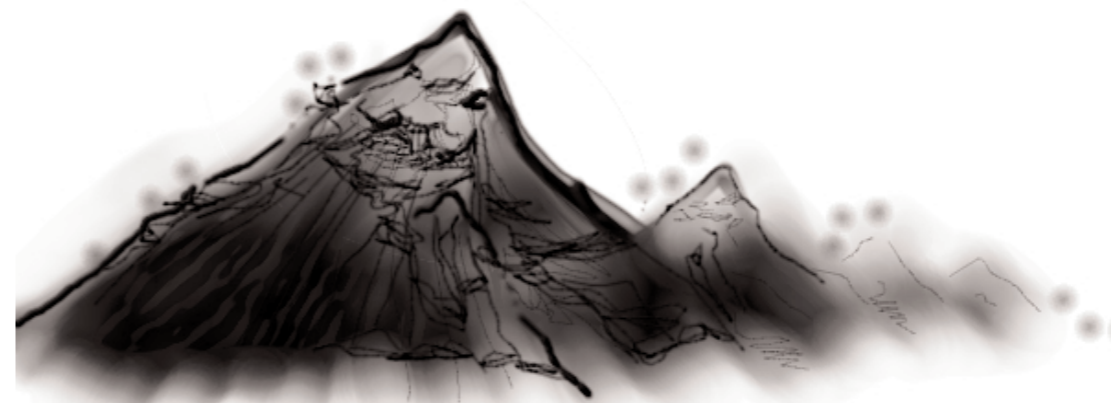
renseignements : 03 83 81 20 22



la me^éc présente

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

É D I T O R I A L



Guerre et Paix

Tibet en otage des JO, offensive géorgienne, chars russes, soldats français tués en Afghanistan... Sinistre actualité ! Qui a dit que l'Europe serait une garantie pour la paix ? Le monde va mal, très mal... C'est devenu tellement banal de le dire, est-il indécent de l'écrire ici, du havre de cette abbaye vénérable, au seuil de la 13^e édition d'un festival consacré au théâtre, aux écritures contemporaines, réunissant les esprits les plus doués de leur génération : auteurs, acteurs, metteurs en scène, étudiants, professeurs? La couleur très européenne de cette Mousson, accueillant, notamment, le programme *Trait d'union*, laisse la porte ouverte à toutes les interrogations. Le théâtre n'apporte jamais de réponses, mais il pose parfois les (bonnes) questions. Ne faisons pas de la Mousson d'Été ce qu'elle n'est pas: un cocon douillet éloigné du chaos qui l'environne, où l'on viendrait se reposer et se distraire. C'est tout le contraire. Le lieu d'une attention extrême. La chambre d'échos des messages codés, des cris étranges et des appels à l'aide. Un observatoire de la parole, une

plate-forme de la vigilance. On y prend le pouls d'une époque. On y écoute des drames, des comédies, des épopées... avec les moyens qu'on se donne, avec l'attention qu'on possède, avec l'éveil dont on est capable. Sans espérer concurrencer les armes, ni les ambitions mortifères qui fleurissent un peu partout, le théâtre reste, plus que jamais, témoin de civilisation et de démocratie. Ne mésestimons pas ce potentiel d'intelligence et de lucidité. Mais le théâtre, nous dit-on, n'est pas une *mimésis*. Il ne donne pas de leçons. On peut légitimement douter de sa puissance cathartique. Pourtant, si le théâtre n'est qu'un pur événement, une « culture chaude », un présent qui s'embrase pour générer l'enthousiasme, il serait dommage que la fête soit totalement déconnectée de l'actualité. Dans l'inquiétude et dans le désarroi, le théâtre reste une parole irremplaçable. Il nous accompagne, où que nous soyons. Le théâtre n'est pas le supplément d'âme d'un monde sans âme, le cœur d'un monde sans cœur. Il fait partie de notre monde, simplement.

O.G.

n°1

23 août 2008

sommaire :

Editorial

Sig Sauer Pro
Jacques Albert

Portraits d'auteurs
Eric Didym
Thierry Devaux

Je suis la bête
Anne Sibran

Hervé Blutsch à la crèche
Hervé Blutsch

Programme du jour

REDACTION

Olivier Goetz
Jean-Édouard Hostings
Charlotte Lagrange

GRAPHISME
Xavier Gorgol

Feuilleton d'un petit monde *Sig Sauer Pro*

drame urside de Jacques Albert

Sig Sauer Pro, titre énigmatique pour certains qui renverra de nombreux autres à un objet quotidien. Depuis 2003, les forces de sécurité françaises découvrent et adoptent cette nouvelle arme automatique au design particulièrement bien soigné... Les comparaisons avec les anciens pistolets vont bon train sur les blogs des policiers, gendarmes et douaniers. Mais on y trouve également quelques déçus qui regrettent d'avoir en main une arme aussi efficace sans pouvoir s'en servir véritablement...

Dans cette pièce, le Sig-Sauer Pro 2022 réapparaît à plusieurs reprises comme un leitmotiv. Son image répétée crée un lien entre des événements qui se succèdent sans nécessité. Là non plus, le pistolet ne tue pas, du moins directement. Il est outil de menace, moyen imparable

de prendre le pouvoir sur les autres ; mais aussi objet de fascination, or une fascination dérisoire... De quoi peut-être en faire le mythe d'un petit monde français rythmé par les faits divers.

Car le centre de la pièce de Jacques Albert est ce « petit monde comme sont les mondes » : une campagne française habitée par ses policiers, facteurs, agriculteurs et infirmières, une campagne comme toute campagne... et comme toute ville...

Les faits divers sont autant d'accidents qui permettent à l'auteur de déplacer la focale sur l'une ou l'autre des relations de famille ou de voisinage. On ne peut pas dire qu'il y ait une intrigue, une fable. C'est un semblant de feuilleton qui se dégage de cette structure, un feuilleton qui chercherait à capter

l'humanité dans ses événements, petits... Suicide raté, bavure policière, et chantage réussi animent ces personnages et nous les dévoilent.

Il faut dire que la parole semble être davantage un moyen de se cacher qu'un outil d'expression. Les dialogues sont lapidaires et truffés de jurons. Mais un autre mode de discours vient s'insérer entre les scènes. Narration ou didascalie, à choisir... Ces courts passages décrivent peut-être l'imaginaire souterrain qui travaille les personnages, un imaginaire angoissé qui semble bourdonner dans leurs oreilles, tant ils se plaignent d'entendre des bruits et tant ils rêvent de tuer ces bruits.

C.L.

Vous dévoiler le dénouement, à savoir l'épilogue qui part en volutes de tabac brun, serait un crime de lèse-Blutsch. Donc si vous voulez rire de bon cœur et vous enrichir, élargir vos horizons, réfléchir quant à la pédagogie à la crèche, n'hésitez pas, un petit coup de Blutsch en projection pour lancer la Mousson vous fera assurément le plus grand bien.

JEH



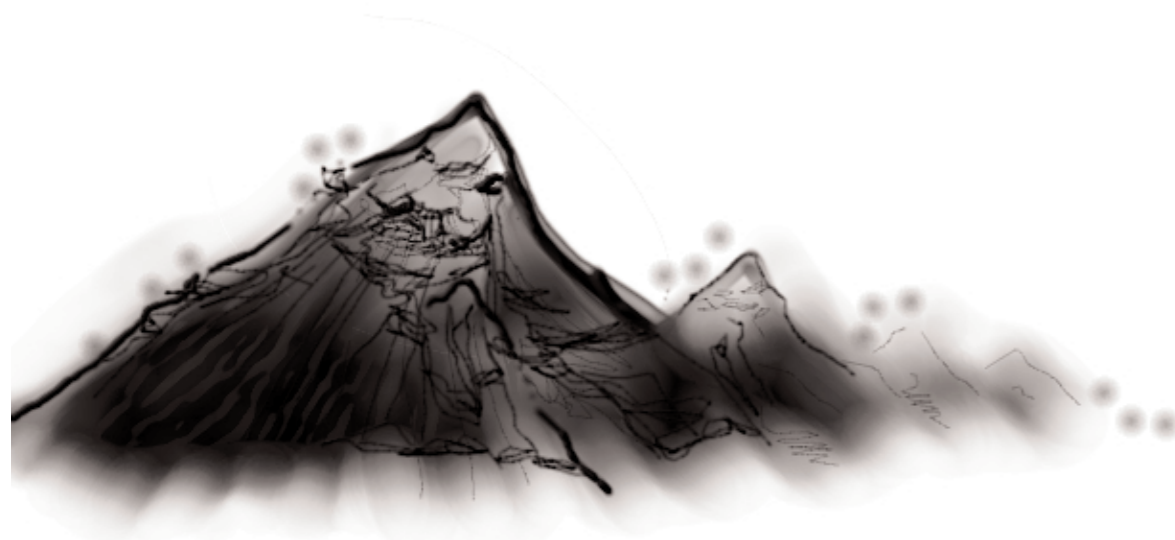
N.B : Pour ceux qui ne prendraient pas la peine de lire ce papier en entier, quelques rappels concernant la *Blutsch touch*.

Vous pensez que les enfants sont des cons ? Blutsch vous démontrera par $A + B$ que ce n'est pas vrai, enfin pas tout à fait. Vous pensez qu'une crèche, ça ne bouge pas ? Vous allez voir ce qui s'y trame, en vrai (enfin presque, on est à Eaux-Vives !)

Vous pensez que s'occuper des enfants à la crèche conduit inexorablement à lever le coude et à fumer des clopes par paquet de douze ? Vous n'avez pas tort, enfin je crois.

Et pour terminer, un petit mot, pour ne pas dire une légère mise en garde, quant à la pilosité. Car aimer Blutsch c'est aussi aimer les poils...

*Le film a été tourné en 2001 à l'occasion de la parution de *Mehari et Adrien et Gzion* aux Editions Théâtrales.



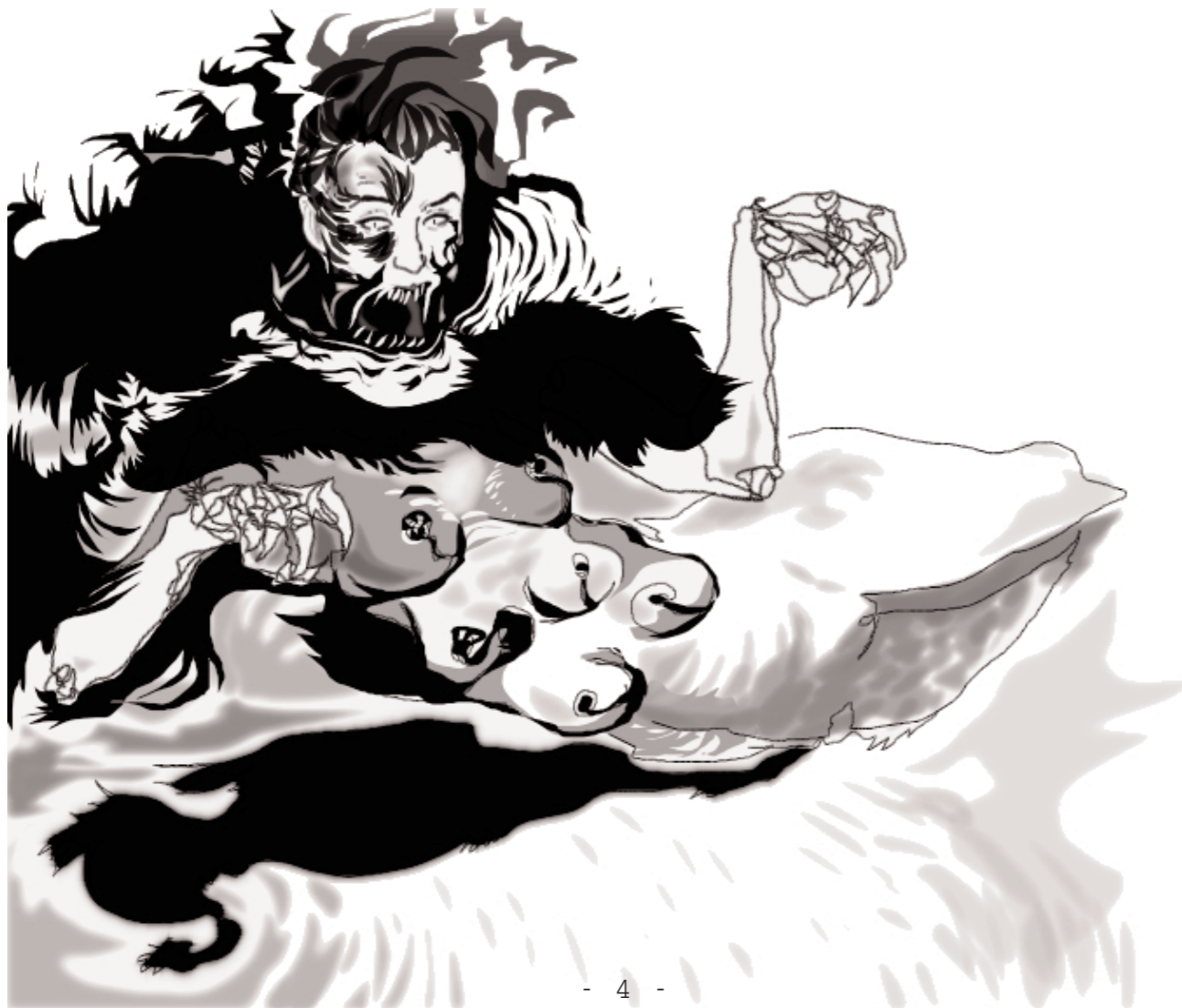
Anne Sibran

JE SUIS LA BÊTE

« Mais on ne tâte pas un chat, fût-il bête enfant, nourri au lait du forestier, tant qu'il n'est pas grouillant de vers. »

Je suis la bête se présente comme une vaste profération, formulée dans une langue inspirée, chatoyante et baroque. C'est une grande fantasmagorie qui explore, hors de toute rationalité, les frontières indécises qui séparent l'homme de l'animal. Dans ce monologue poétique, le lyrisme prend le pas sur l'action. La situation de départ, celle d'une enfant abandonnée qui survit dans la forêt grâce à une chatte « de cette race tellement farouche que jamais l'homme ne la voit », évolue sans accidents, sans coups de théâtre, vers une absence de résolution dramatique. La logique de l'intrigue n'a pas cours, ici ; ce qui n'interdit en rien, bien entendu, la possible incarnation de ce verbe incandescent, tant il est vrai qu'il est toujours possible de « faire de tout théâtre ». Faute de

savoir ce que pourrait être sa « mise en scène » (un défi pour le moins), la lecture de Romane Bohringer, dirigée par Michel Didym, répond déjà, pour une large part, à notre curiosité : celle que suscite la découverte d'un texte inédit et le souhait de son appropriation par le jeu d'une actrice, et laquelle ! Cette mise en voix, où le corps n'est pas moins présent de circuler par l'oreille, déclenche la machine de l'imaginaire... Lorsqu'on déchiffre le texte d'Anne Sibran, on ne peut que désirer s'approcher au plus près de ce qu'on n'ose appeler, encore, un « personnage », tant la proposition de cette écriture se hasarde en terra incognita, dans les marges d'un domaine inouï que seule l'ethnologie des tribus très lointaines, ou très anciennes, a quelque peu exploré.



Dans l'Antiquité grecque, Artémis régnait sur ces zones intermédiaires où la civilisation prend forme et se délite. Et c'est au cours de rituels au caractère para-théâtral que, dans des sanctuaires consacrés à la déesse, les jeunes Athéniennes, notamment, étaient initiées, devant, pour accéder au statut de civilisées, mimer l'ourse ou toutes autres figures de la sauvagerie dont des masques d'argile admirables témoignent jusqu'à nos jours... Toutefois, nulle allusion à pareilles mythologies ne vient, ici, empeser le texte d'Anne Sibran d'inutiles connotations savantes. L'auteur en a réinventé la trame pour son propre compte, dans un style qui lui appartient et qui, pour ressortir à une littérature raffinée, n'est pas exempt d'une certaine barbarie.

Dans *Je suis la bête*, une très jeune fille devient un animal : « une bête enfant » :

J'ai ma fourrure en cheveux que je me coince au derrière, le temps des chasses longues. Elle me chauffe et me cache en même temps. Ma peau est brune, verte par endroits, pour cette poussière grasse que j'attrape en grimant le long des trocs. Et j'ai des lèvres larges, envoûtées de poils et de sang. J'ai six ans.

Sa métamorphose répond à la détresse d'un abandon initial :

Un jour, ils m'ont poussée dans un placard, puis ils ont refermé la porte. Et je ne les ai jamais revus. Ni la femme qui m'a sortie de son ventre. Ni l'homme qui me portait un peu.

Toutefois, cette expulsion de la cellule familiale n'a pas signé son arrachement définitif à l'humanité, ne serait-ce que parce que la fillette, contrairement à Victor, l'enfant sauvage de l'Aveyron, au XVIIIe siècle, ne semble pas exclue du langage. Face à elle-même, elle s'exprime, au contraire, avec une virtuosité et une lucidité admirables. Son monologue intérieur se développe selon une syntaxe et avec un vocabulaire rafraîchis de mille trouvailles savoureuses, tissant, au fur et à mesure, une somptueuse tapisserie verbale. Aussi,

lorsque Limaille, l'apiculteur, découvre et adopte l'étrange créature, ne lui reste-t-il plus qu'à l'initier au mystère de la religion du : « père ocieux » qui « a bien fait le verbe et les hommes ». Il a recours à la « loi divine » pour la mettre en garde contre l'« abominable mélange », et lui signifier la coupure symbolique qui sépare l'homme des bêtes privées de langage, « parce que comme ça elles souffraient moins ».

La créature innommable habite désormais la maison de Limaille comme elle habitait, précédemment, la forêt. C'est une demeure attachante, avec une cheminée et des livres, « une maison vibrante » où apparaît une vieille nourrice de conte, aux mamelles desséchées. Sous l'autorité du brave homme, la créature hybride semble d'abord prête à réintégrer son humaine condition (évolution que l'auteur, dans les didascalies, demande à l'actrice de marquer vocalement). L'enfant reprend, peu à peu, apparence humaine, et se retrouve, du même coup, affublée d'un nom propre : « Amélie Lindor ». Elle manque pourtant, de peu, sa réintroduction dans la société. Stigmatisée d'une étrangeté trop radicale, taxée de « folie », elle sera finalement rejetée par la communauté. C'est ainsi que la sauvageonne d'Anne Sibran échappe à la science des livres et de la religion, au progrès, et à tout optimisme rousseauiste. « Tantôt, nous reprendrons les exercices », disait le docteur Itard à Victor, à la fin de *L'enfant sauvage*, de François Truffaut ; Anne Sibran a-t-elle pensé à ce film, pour s'en démarquer ? Mais, en fin de compte, la « civilisation » est-elle tellement enviable ? Exclue, une seconde fois, abandonnée du « père ocieux » comme des hommes, la petite fille préfère quitter sa robe et rejoindre les animaux de la forêt.

O.G.

Anne Sibran est née en 1963 en région parisienne, mère d'origine grecque, père d'origine irlandaise. Après des études de philosophie et d'ethnologie, elle devient écrivain pour la jeunesse et signe plusieurs ouvrages dont *Hugo et les Lapins* (Rageot, 1991), ou *Le Cloune et la belle cuillère* (Milan, 1995). Elle crée également des romans "adulte" comme *Bleu Figuier chez Grasset* et des scénarios de BD dont *La Terre sans mal*, dessiné par Lepage, pour Dupuis..

Hervé Blutsch à la crèche

(Théâtre Incomplet (veston...) ou le sens du burlesque selon Hervé Blutsch)

Hervé Blutsch, dixit lui-même, est né en 1967. Il décroche son baccalauréat puis tente de passer le permis de conduire. Recalé à l'examen, notamment à cause d'une moustache proéminente qui n'allait pas tarder à devenir sa marque de fabrique, en plus d'une chevelure brouillonne surabondante, il décide alors d'écrire des pièces de théâtre. Ne cherchez pas plus loin la fêlure de notre homme de lettres, la cassure qui le poussa dans les bras de la fée Ecriture : l'échec totalement refoulé au permis de conduire.

Hervé Blutsch ouvre et clora la Mousson d'été. Aujourd'hui, la projection d'*Hervé Blutsch à la crèche**, en l'absence de l'auteur, par contre il sera bien là, en chair et en os, pour assurer la lecture mercredi soir d'*Une touche de Blutsch*, un drame burlesque en trois actes.

Puis notre enseignant aguerri, voyant Noël arriver, décide de travailler sur le don, pas le don de soi (les élèves sont encore un peu jeunes), mais plutôt le cadeau. Plus particulièrement le livre, à percevoir et à recevoir tel un cadeau. Et comme tout présent de valeur, il convient de le toucher, de le câliner. Les enfants restent désemparés face à notre homme d'école déguisé en père Noël et son cours de caresses livresques, ils palpent le papier sans encore bien comprendre la douceur et le tact du langage.

Dès lors ça bascule, parti pour le grand n'importe quoi, l'un des concepts d'enseignement défendu par notre maître es burlesque. Et lui de boire des kils de rouge devant des enfants courant et rampant dans tous les sens.

Hervé Blutsch à la crèche donc pour ouvrir l'appétit. Et comme c'est expliqué dans le titre (perd pas le nord notre ami Blutsch), une crèche, celle d'Eaux-Vives à Genève. Nous y croisons un éducateur qui nous fait le récit de son expérience. Il commence d'abord par nous exposer ses concepts et ses théories. Il s'agirait de visualiser avant tout, de faire comprendre les mots aux enfants par le truchement d'images. Et puisque nous sommes dans une crèche de racailles (n'oublions pas nous sommes en Suisse), les enfants se comportent tels des chiens fous, ils n'écoutent pas, n'entendent rien aux explications mathématiques de ce qu'est une soucoupe volante par exemple. Pour ceux qui auraient peut-être oublié depuis la crèche, un bref rappel s'impose : dans le jargon scolaire on appelle ça une SV. Du coup, notre professeur émérite ne sympathise avec personne ou presque, à l'exception d'un petit rouquin qui se révèle être le cerveau de la bande. Il semble déçu, un tantinet dépité, mais il s'accroche, se sentant investi d'une mission.



« Bien mal assis ne profite jamais » (proverbe lorrain)

Portraits d'auteurs en Mousson d'été 2007

par Thierry Devaux et Eric Didym (exposition)

Peter Brook, dit-on, affirme à qui veut l'entendre qu'il préfère que les spectateurs soient mal assis. L'affaire est loin d'être claire... Qui dira l'importance des chaises au théâtre ?

L'entreprise artistique qui pousse Eric Didym et Thierry Devaux - le photographe et le plasticien - a cherché, chaque année, de nouveaux dispositifs pour « mettre en scène » les auteurs de la Mousson les a conduit à s'intéresser, cette fois-ci, à cet accessoire nécessaire. Les chaises constituent une partie fondamentale du dispositif de représentation. Elles disposent effectivement le spectateur à regarder et à entendre, le plaçant dans une position censée le rendre le plus disponible et le plus réceptif possible. Est-il vraisemblable que d'être mal assis le rende plus vigilant ?

Mais on n'a pas toujours été assis au théâtre, et encore moins bien assis ! Au Moyen Âge, seuls les rois et les princes bénéficiaient de places assises dans des mansions particulières, pour des représentations en plein air qui duraient parfois des journées entières... Au temps de Shakespeare ou de Calderon, les spectateurs du parterre restaient debout, semble-t-il. Oubliaient-ils leur fatigue en se projetant dans la splendeur des fictions dramatiques auxquelles ils assistaient ? Plus tard, le théâtre à l'italienne ne possédait, au fond, qu'une seule bonne place, celle du roi ! Après l'abolition des privilèges, l'accès au théâtre ne subissant d'autre discrimination que celle du prix d'entrée, la chaise restait inabordable.

Mais qu'est-ce qu'un « fauteuil » de théâtre (quand ce n'est pas un strapontin) ? Moins qu'une chaise d'appartement, la plupart du temps. Parfois, un simple banc, ou un coussin... Et quant au spectateur contemporain, comment fait-il pour supporter l'inconfort de sièges étriqués dont la plupart des théâtres conservent l'usage, comme si la question, au fond, n'avait pas d'importan-

ce, ou comme si le luxe du théâtre ne devait pas se situer à cet endroit. Étrange absence de préoccupation du corps, tandis que l'on ne cesse de célébrer la vertu d'un public rassemblé, véritable « corps sans organe ». Quelques tentatives menées à la Belle Époque (au théâtre des Champs Élysées, par exemple, où le confort du spectateur a été pensé comme une priorité), demeurent des exceptions.

À la Mousson, on ne peut pas dire non plus que l'on soit particulièrement bien assis. Généralement, la chaise est trop dure, trop molle, trop proche de celles des voisins... et, la plupart du temps, beaucoup trop éloignée de la scène !

Mais les chaises de Didym et Devaux ne sont pas là pour qu'on s'assoit dessus. Elles sont là pour asseoir la réputation de l'auteur qui pose devant, ou à côté. Voilà ! C'est toujours la même chose. L'auteur est debout et la chaise est vide... Comme une invitation, ou comme un symbole. Une invitation à occuper le siège. Un symbole de disponibilité. On ne sait pas qui va venir s'asseoir sur ces chaises sens dessus dessous. On ne s'assoit pas dans une image. Ni lorsqu'on visite une exposition. Bref ! Le théâtre n'a pas résolu la question du siège.

